

nique, en union avec la Russie, la Chine héroïque et les autres Nations Unies, réside la certitude de la victoire finale sur les forces de la tyrannie qui ont tenté de dominer le monde.

Le Canada considère comme un grand privilège d'être à même de faciliter aux Etats-Unis et au Commonwealth britannique des relations d'étroite amitié, de compréhension et de bienveillance. Nous sommes fermement convaincus qu'une association étroite et constante entre le Commonwealth britannique et les Etats-Unis d'Amérique, offre la plus sûre garantie de paix internationale et de meilleures conditions de vie dans le monde.

(Texte)

(Ici le premier ministre s'exprime en français)

Monsieur le Président,

De nouveau et me servant, cette fois, de l'autre langue officielle de notre pays, je désire vous souhaiter la plus cordiale bienvenue au nom de tout le Canada.

(Traduction)

M. FRANKLIN D. ROOSEVELT (président des Etats-Unis) : Excellence, Altesse, Monsieur le premier ministre, Messieurs les Sénateurs et Députés, et tous mes bons amis et voisins du Canada : Il y a eu cinq ans mercredi dernier que je suis venu en Canada pour y être l'objet d'un grand honneur, celui de recevoir un doctorat à l'université Queen's. En cette circonstance, soit une année avant l'invasion de la Pologne et trois ans avant Pearl-Harbor, j'avais dit :

Nous des Amériques, n'habitons plus des continents reculés, où les remous et les controverses d'outre-mer ne sauraient ni nous intéresser, ni nous menacer. Au contraire, nous des Amériques, sommes devenus le point de mire de tous les bureaux de propagande et de tous les états-majors par-delà les mers. Nos immenses ressources, la prospérité de notre commerce et la force de nos populations sont autant de facteurs vitaux pour assurer la paix du monde, que nous le voulions ou non.

Nous n'avons pas voulu cette guerre—et ce "nous" désigne toutes et chacune des Nations Unies.

La guerre nous a été violemment imposée par des agresseurs criminels dont le barème de moralité se base sur la mesure de mort et de destruction qu'ils peuvent infliger parmi leurs voisins.

Dans cette guerre-ci, Canadiens et Américains ont combattu côte à côte, tout comme nos hommes, nos femmes et nos enfants ont travaillé de concert et se sont divertis ensemble aux jours plus heureux où régnait la paix.

Aujourd'hui, c'est avec une profonde et sincère gratitude que nous célébrons la victoire remportée par les combattants anglais, canadiens et américains en Sicile.

M. ROOSEVELT.

Aujourd'hui encore, nous nous réjouissons d'un autre événement dont nous n'avons pas à nous excuser. Il y a un an, le Japon occupait plusieurs des îles de la chaîne des Aléoutiennes et faisait grand état de l'invasion probable ou possible du continent nord-américain. Je regrette d'avoir à dire que certains Américains de même que certains Canadiens désiraient alors que nos gouvernements se retirent de la guerre dans l'Atlantique et en Méditerranée, pour employer toute la force de nos armes à déloger les Nippons de quelques îles rocheuses du Pacifique nord.

Aujourd'hui, après avoir pris l'avis de nos conseillers les plus sages, nous avons maintenu nos efforts, tant sur l'Atlantique que dans le sud-ouest du Pacifique, en ajoutant constamment à nos effectifs des deux côtés; dans le nord-ouest du Pacifique, les Japonais ont eux-mêmes contribué au succès d'une campagne relativement peu importante, mais qui a eu pour résultat d'éliminer jusqu'au dernier les Nippons établis dans Attou et dans Kiska. On nous avait dit que les Japonais ne se rendaient jamais; leur retraite précipitée nous satisfait tout autant.

De grandes conférences se tiennent en ce moment, sur le sol libre et honoré du Canada, des conférences qui décident du sort de la guerre et des années de reconstruction pour l'humanité.

A ces conférences, les Canadiens et les Américains souhaitent la bienvenue, d'un commun accord, à ce sage, bon et vaillant monsieur, le premier ministre de la Grande-Bretagne.

M. King, mon vieil ami, puisse-t-il m'être permis de remercier par vous le peuple canadien pour son hospitalité envers nous tous. Votre sort et le mien ont été rapprochés de façon si intime au cours de ces longues années que cette réunion ajoute un autre anneau à la chaîne. Je me suis toujours trouvé chez moi, au Canada, et vous vous êtes toujours trouvé chez vous aux Etats-Unis, je crois.

Au cours des derniers jours, les états-majors des Nations Unies se sont réunis autour d'une table, à Québec—et c'est là une bonne habitude—et ils ont discuté à la façon d'amis, à la façon de partenaires et je dirais presque à la façon de membres d'une même famille.

Nous avons parlé avec profit de nos buts communs dans cette guerre, de notre détermination de parvenir à la victoire dans le plus court délai possible, et de notre coopération avec nos braves alliés des champs de bataille.

Et nous sommes arrivés, en nous entendant, à certaines conclusions bien définies. Naturellement, je ne puis vous révéler la teneur de ces décisions. Mais, à un certain moment, nous communiquerons les nouvelles secrètes de la conférence de Québec à l'Allemagne, à l'Italie